

Pascal, si complètement annihilé un peu auparavant, traça son nom d'une main presque ferme.

Léopold suivait cette scène avec une terreur impossible à décrire, mais facile à comprendre.

— A vous... lui dit Richard en reprenant la plume à Pascal.

— Jamais je ne signerai cela ! s'écria le gredin que l'épouvante faisait râler. Jamais ! jamais ! jamais ! Je ne veux pas mourir...

— Tu signeras ! s'écria Pascal en s'élançant de nouveau vers lui. Tu signeras comme j'ai signé, et nous mourrons ensemble !

— Non ! non ! non ! cent fois non !

L'entrepreneur avait les yeux hors de la tête, et des flocons d'écume aux lèvres comme un épileptique.

— Tu signeras ! répéta-t-il en saisissant son cousin par les épaules et en le poussant vers la table avec une force irrésistible. Je te dis que tu signeras !

Et il le contraignit à s'asseoir.

— A quoi bon résister ? fit Victor à son tour. Exécutez-vous de bonne grâce...

Pascal mit la plume entre les doigts de Léopold où il la maintint par une pression violente, puis il lui posa la main sur la table.

L'ex-réclusionnaire comprit qu'il était vaincu et que rien au monde ne pouvait le soustraire au châtement. Il signa.

— Donnez-moi maintenant un revolver... reprit l'entrepreneur... Je vais lui brûler la cervelle, et ensuite je me ferai sauter le crâne.

— Non, répondit Victor, point d'armes... C'est autrement que vous devez mourir.

— Qui nous tuera ?

— Ceci...

Et le contremaitre, tirant de sa poche le coffret de cristal volé par Léopold dans le cabinet du comte de Terrys, le posa sur la table.

Les deux bandits eurent un soudain mouvement de recul.

— Non... balbutièrent-ils en sentant leurs cheveux hérissés d'effroi. Non... non... pas ainsi...

— Ce sera pourtant ainsi ! répondit Victor en faisant jouer le ressort et en ouvrant le coffret.

Richard venait de prendre une carafe et deux verres. Il les plaça près de la petite boîte de cristal. Victor lui dit :

— Remplis ces verres.

Le jeune homme obéit. Alors le contremaitre prit deux pincées du poison indien et les jeta dans chaque verre.

Léopold et Pascal, paralysés à demi par la peur, ne pouvaient plus se soutenir.

— Buvez ! commanda Victor.

Ni l'un ni l'autre ne répondit ; ils semblèrent même n'avoir pas entendu.

Le contremaitre répéta :

— Buvez ! Si dans une minute les verres ne sont pas vides, mon frère ira chercher les agents pour vous conduire à la prison.

Cette menace parut galvaniser les deux misérables. Ils se rapprochèrent de la table en chancelant : chacun prit un verre d'une main tremblante, et ils burent.

L'effet du poison fut terrifiant. Avant que trois secondes se fussent écoulées, les premiers symptômes se manifestèrent avec une formidable intensité.

Les convulsions commencèrent :

Pascal et Léopold s'accrochèrent l'un à l'autre pour tenter de se soutenir, et roulèrent ensemble sur le parquet.

Le contremaitre et son frère assistèrent alors au plus hideux de tous les spectacles.

Les deux corps, crispés et raccourcis comme sous les étreintes du tétanos, se tordaient et s'enchevêtraient avec des bruits mats de chair meurtries et des craquements sourds d'os broyés.

— Partons... partons... dit Victor à Richard en détournant la tête. Ce châtement est mérité, mais il est effroyable.

Les deux frères, pâles et la poitrine oppressée, quittèrent la chambre en refermant la porte derrière eux.

La mort continuait son œuvre. Les Lantiers, râlant leur dernier souffle, se déchiraient et se mordaient comme des chiens enragés,

Les suprêmes convulsions de leur agonie dépassaient en horreur tout ce que l'imagination peut rêver, puis les soubresauts des corps toujours enlacés allèrent s'affaiblissant, et bientôt cessèrent complètement.

La mort était venue. L'échafaud perdait sa proie.

.....
Tandis que se passaient ces choses à « l'Hôtel de la Préfecture, » Marguerite, Renée et Honorine entraient à l'auberge de la gare, dans la petite chambre où Paul se trouvait avec Isabelle arrivant de Paris.

En voyant apparaître les visiteuses, l'étudiant se laissa tomber à genoux devant elles, cachant entre ses mains son visage que la honte empourrait.

— Grâce.. balbutia-t-il d'une voix entrecoupée de sanglots. Ayez pitié de moi... ne m'accablez pas.

— Paul ! s'écria Renée en fondant en larmes ; cher Paul ! Elle ne put continuer. L'émotion trop poignante étouffait les sons dans sa gorge.

— Mon enfant, dit Marguerite en courant au jeune homme, pourquoi demander ta grâce ? Pourquoi implores-tu la pitié ?

— Eh ! ma tante, ma chère tante, vous ne l'ignorez pas, vous savez tout, vous qui connaissez leurs crimes et qui voyez ma honte.

— Je sais tout, en effet, répliqua Marguerite in contraignant l'étudiant à se relever ; je connais ton dévouement admirable et jamais démenti... Je sais que tu as été le sauveur de Renée et sa providence, que tu as veillé sur elle comme un frère, que tu as risqué ta vie pour elle, et je sais enfin que tu l'aimes.

Renée ajouta :

— Je sais, moi, cher Paul, que vous êtes le plus loyal, le plus généreux, le meilleur des hommes... Je sais que moi aussi je vous aime, et que je ne cesserai jamais de vous aimer.

— Moi, dit à son tour mademoiselle de Terrys, je sais que je vous dois la vie, la liberté, l'honneur... Je vous remercie et je vous bénis... J'ai pour vous l'affection d'une sœur... Je vous demande d'être mon frère... Le voulez-vous, monsieur Paul ?

— Si je le veux ? s'écria l'étudiant. Dieu le sait ! Seulement, c'est impossible ! Ah ! vous êtes bonnes toutes les trois, bonnes autant que des anges, et vous avez compassion de moi ; mais le fils de l'homme qui va porter sa tête sur l'échafaud ne peut donner à une femme son nom souillé de boue et de sang... Il n'a pas le droit d'avoir des amis... il doit mourir.

— Il doit vivre, s'écria Victor en entrant dans la chambre. Il doit vivre pour ceux qui l'aiment, effacer du passé une page sinistre, inconnue de tous, et prendre le deuil de ceux qui ne sont plus...